



1863-1864

---

PENDANT cette saison, le nombre d'animaux fut encore à peu près le même, et je ne signalerai que quelques chasses.

Une réunion d'abord à Braspart. Un seul grand louvart était au rapport, les invités étaient nombreux, et les meutes aussi.

La brisée était faite par mon premier piqueur et un de mes limiers, et j'attaquais avec quatre de mes chiens. Rapproché immédiat et lancé. J'arrive, à toute



vitesse, sur le point où toutes les meutes étaient hardées, en criant : Découplez. Mais hélas, tous les piqueux, ou valets de chiens n'ayant pas su prendre d'avance les précautions prises par mes hommes, couples enlevés et cordes passées dans les anneaux des colliers et fixées à des arbres, j'étais déjà rendu à plus d'un kilomètre avec tous mes chiens, groupés autour de ma jument, avant que leur découplé eût commencé.

A quatre kilomètres de là, j'avais rejoint mes chiens d'attaque en débucher, et mon loup était pris avant la nuit.

Le soir, les félicitations aigres-douces pleuvaient sur moi. « Vos chasses sont toujours magnifiques, me disait-on, la mise en scène est splendide, le départ à sensation, puis, après cinq minutes, tout est éclipsé, on ne voit rien et on n'entend plus rien ; ces courses fantastiques où personne, pour ainsi dire, ne peut suivre,

ne sont, en réalité, agréables qu'à vous seul ou à ceux qui sont assez bien montés pour vous suivre. »

Quelques jours après, nous attaquions cinq grands louvarts, dans les Côtes-du-Nord, aux montages noires, à seize kilomètres de la forêt de Conveau ; nous n'étions que trois maîtres à cheval, mon ami Emile de Lécluse-Trévoëdal, mon frère et moi.

Sachant parfaitement que la chasse viendrait à Conveau, nous restons à la limite de la forêt, de ce côté, pour ne pas fatiguer nos chevaux. L'attente est longue, enfin le vent m'apporte le cri perçant de *Bastringue*, elle tient la tête, et sa voix aigüe se fait entendre avant l'orchestre, si bruyant pourtant, mais plus lourd de toute la meute.

Les cinq loups arrivent de front, et on voit de loin se dessiner leurs crinières blanches.

J'avais, ce jour-là, ma petite carabine sur ma selle, je tire le coup rayé, un loup tombe, la meute s'y arrête un instant et l'achève, puis prend la voie d'un second. Mes compagnons me rejoignent, mais bientôt nous perdons tous la chasse, et après avoir galopé de tous les côtés, nous nous retrouvons deux heures après au même endroit, sans avoir eu aucune connaissance de nos chiens. Nous avons cependant une consolation, nous n'avons vu aucun piqueur, ils suivaient donc quelque part, et mieux placés pour entendre, avaient été plus heureux que nous.

Enfin, nous entendons la chasse qui revient, et nous sommes bientôt près des chiens, le loup est à l'hallali courant et il est bientôt abattu en plaine, mais il se relève, *Flambo* est dessous et les deux animaux ne se lâchent pas. Mon frère, qui était le plus près, saute à bas de son

cheval et dague vivement. Il était temps, et le fameux *Flambo* était sauvé.

Nous retournions après au bois de Kerjean, situé au flanc des montagnes noires, un troisième loup y était relancé, puis suivi en débuché sur Conveau et pris à l'autre extrémité de la forêt.

Un de mes piqueux montait, ce jour là, *Malibran*, une de mes meilleures juments, mais dont le dressage était encore loin d'être parfait. Pendant toute la journée, il avait pu suivre admirablement et toujours près des chiens, depuis le lancé aux montagnes noires, mais jamais il n'avait pu prendre sa trompe, et le soir il était absolument fourbu et se lamentait d'une façon désolante au sujet de la vigueur et de l'ardeur insensée de certains chevaux.

Nous allâmes ensuite au rendez-vous de Châteauneuf, où nous étions réunis huit : Messieurs le baron de Bastard, de

la Sablière, de Madec, Amédée, Emile et Ernest de Lécluse-Trévoëdal, mon frère et moi.

Nous avions sept louvarts à chasser en forêt de Laz où quatre furent pris successivement pendant les premiers jours, trois en notre présence et le quatrième forcé très loin de là par trois chiens dans la cour d'un village de la commune de Landeleau.

Ces trois chiens, des meilleurs et des plus ardents, manquaient à l'appel du soir ; personne ne les avait vus et nous allions nous mettre à table, lorsqu'on me prévint qu'un cultivateur, monté sur un très beau cheval et portant l'antique costume national, avec guêtres et culotte courte, demandait à parler au chef de chasse.

Il me raconta que craignant quelques blessures pour les trois chiens qui se battaient avec un loup dans sa cour, il

avait pris son fusil, tué l'animal et renfermé les chiens après leur avoir donné tout ce qui était nécessaire. Ayant appris qu'il y avait grande chasse à Châteauneuf, il était venu, disait-il, me prévenir pour que je puisse envoyer un de mes hommes chercher le loup et les chiens. C'étaient le célèbre *Nivot*, au baron de Bastard, et à moi deux frères de *Lucifer II*, *Casino* et *Badinot*.

Cet excellent homme fut invité à dîner, assis à ma droite, et à rester coucher à l'hôtel : il nous disait le soir, après le champagne, qu'il se souviendrait toujours de cette bonne soirée.

En brave compatriote, il avait fait vingt-huit kilomètres pour venir nous prévenir. Et le loup, qui pesait soixante-quinze livres, avait été pris à vingt kilomètres de son lancé.

Il était allé du reste au-devant de toutes explications, en disant qu'un autre

aurait bien pu s'approprier le loup pour en tirer un bénéfice et toucher la prime, mais qu'il avait entendu dire que les primes appartenaient à nos piqueux et qu'en ce qui le regardait, il n'avait cherché et ne voulait que le plaisir de nous être agréable.

Restaient trois loups qui avaient quitté la forêt de Laz pour le bois de Queïnnec. Par suite de diverses circonstances nous ne pouvions plus disposer que d'un jour. Les loups avaient fait des dégâts considérables, il s'agissait de faire bien, puisque tout le monde comptait sur nous, et on déclara à l'unanimité qu'on apporterait les carabines et qu'on se partagerait le travail.

Six doivent masquer leurs chevaux et garder complètement la vallée qui, très étroite à ce point, partage en deux le bois de Queïnnec ; de Bastard, suivi d'un piqueur, est chargé de l'attaque avec trois

chiens, et moi, je suis au débouché de Laz avec quarante-sept chiens.

Je cache, dans une carrière abandonnée, hommes, chevaux et chiens, et je vais un peu plus loin avec ma petite carabine.

J'écoutais, et j'entends, au bout d'un certain temps, la chasse d'un chien seul, il se dirigeait vers moi et le loup débuche à cinquante mètres du poste que j'occupais. Une première balle lui casse l'épine dorsale, une deuxième l'achève, et je fais le chien prisonnier.

Il s'agissait d'attendre, j'avais bien fait. J'entends bientôt la chasse d'un autre chien seul, mon chien en a connaissance aussi, je le laisse libre et peu après je les entends chasser tous les deux ensemble, mais ils ne se dirigent pas de mon côté et ils vont certainement prendre l'autre versant.

Il n'y a pas de temps à perdre, je retourne à ma carrière, et remettant la carabine dans les fontes, je remonte à

cheval; c'était le moment attendu, le loup débuchait avec les deux chiens; je prononce le sacramentel : Lâchez tout.

Quelle chasse endiablée, nous sommes tous à vue, huit à dix chiens de chaque côté de la bête de chasse et le reste en groupe compact derrière. Je suivais à quelques pas. La malheureuse bête ne put rentrer en forêt de Laz, la berge du ruisseau de limite était un peu élevée, elle ne put franchir assez vite et fut noyée là par les chiens.

J'en avais quarante-neuf à l'hallali, mais il en manquait un, le troisième chien d'attaque; il s'agissait de le chercher, et sachant que tôt ou tard il rentrerait en forêt de Laz, il me fallait surveiller ce côté des massifs.

Il me semble un moment entendre une trompe. Je ne me suis pas trompé, c'est un bien aller, c'est de Bastard qui sonne. Je pars au petit galop, suivi de toute la

meute, et j'aperçois bientôt mon courageux compagnon qui faisait galoper *Jéricho* depuis le matin derrière son unique chien.

Il me tournait le dos à ce moment, le bruit que je faisais en arrivant le fait se retourner, et en voyant tant de chiens, il lève les deux bras en l'air : « Sauvé, mon Dieu ! »

Cette fin de chasse fut réellement belle, mais il faisait presque nuit quand nous pûmes enfin sonner l'hallali. Nos six compagnons n'avaient jamais eu connaissance de la chasse, et quand nous arrivâmes, ils prétendaient qu'un apéritif ne fait pas oublier un dîner longtemps attendu.

C'est à la fin de cette même saison de chasse, que chassant seul, je lançais, près de Châteauneuf, un grand louvart (taille de vieux loup) qui vint se faire prendre à près de trente kilomètres de là, près de la gare de Quemeneven.

Au cours de ce rapide débuché, n'entendant plus les chiens, qui allaient toujours presque en ligne droite, je demande à un cultivateur s'il les a vus. « Je crois bien, me dit-il, et le loup aussi. Il y avait un énorme chien noir qui galopait à côté de lui, et une grande bande de chiens, plus de cinquante, je pense, qui suivaient à dix pas derrière. »

C'était la fin, je n'avais pas à en douter, il s'agissait d'arriver. Enfin, j'entends les abois dans le petit bois de Kervenal. J'aide les chiens et je sonne la mort.

On ne reverra jamais de semblables chasses; les loups sont devenus bien rares, et pour chasser cet animal, il faut un équipage qui ne chasse guère autre chose; aucun veneur ne me démentira en cela, et pas davantage quand je dirai qu'aucune chasse ne passionne plus.

La difficulté de les prendre à courre, les finesses de l'attaque, les grands partis

que prennent ces animaux et surtout la question de la meute. Il faut des chiens criants, d'une vigueur et d'un fonds à toutes épreuves et aussi passionnés pour cette chasse que leur maître; sans cela les chasses sont interminables et sans résultat, il faut mordre, et surtout au galop.

Dès que l'animal est gagné de vitesse et accompagné en débucher, le chien de tête mord une première fois et se gare, arrêt de quelques secondes, un second chien en fait autant, deuxième arrêt, le troisième et les suivants pressent leur galop, les coups de dents, dans le train de derrière de l'animal sont continuels des deux côtés, il s'épuise, la nappe de chiens se forme autour de lui et il tombe sous le nombre malgré sa force. J'ai assisté bien des fois à ce spectacle. Avec des chevaux de premier ordre, rien n'est entraînant comme cette chasse qui, en

débucher, va toujours droit. Aucune autre chasse n'est semblable comme difficultés et entrain à celle du loup, quand on a une meute comme celle que j'ai eue : c'est un souvenir !

